

Athènes et l'Atlantide. Structure et signification d'un mythe platonicien

Pierre Vidal-Naquet

Citer ce document / Cite this document :

Vidal-Naquet Pierre. Athènes et l'Atlantide. Structure et signification d'un mythe platonicien. In: Revue des Études Grecques, tome 77, fascicule 366-368, Juillet-décembre 1964. pp. 420-444;

doi : <https://doi.org/10.3406/reg.1964.3793>

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1964_num_77_366_3793

Fichier pdf généré le 29/06/2022

ATHÈNES ET L'ATLANTIDE

STRUCTURE ET SIGNIFICATION D'UN MYTHE PLATONICIEN

« Il est plus facile », écrivait Harold Cherniss à propos du problème tant débattu depuis l'antiquité de l'Atlantide, « de faire sortir le Génie de la bouteille que de l'y faire rentrer » (1). Certes, mais quel est exactement le problème? (2). Au début du *Timée* et dans le dialogue inachevé du *Critias*, Platon présente, sous la forme d'une tradition recueillie par Solon de la bouche des prêtres de la déesse Neith à Saïs (Égypte), transmise par celui-ci à son parent Critias l'Ancien et recueillie enfin par Critias le Jeune, membre du corps des « trente tyrans » et oncle de Platon (3), les institutions, la géo-

(1) *American Journal of Philology*, 1947, p. 251.

(2) On trouvera une première esquisse de ces réflexions dans le livre que j'ai publié avec P. LÉVÊQUE : *Clisthène l'Athénien, Essai sur la représentation de l'espace et du temps dans la pensée politique grecque de la fin du VI^e siècle à la mort de Platon* (Annales Littéraires de l'Université de Besançon, vol. 65), Paris 1964, pp. 134-139. Je remercie vivement P. Lévêque de m'avoir autorisé à utiliser ici les résultats d'un travail commun. Cette étude a fait d'autre part l'objet d'une communication à l'Association pour l'encouragement des études grecques le 2 décembre 1963 : j'ai bénéficié à cette occasion des encouragements et des conseils de ces excellents connaisseurs du *Timée* et du *Critias* que sont J. Bollack et H. Wisman. Je remercie enfin mes contradicteurs et notamment H. Van Effenterre et R. Weil.

(3) Cette transmission présente d'incontestables difficultés chronologiques, qui n'étaient d'ailleurs pas de nature à gêner particulièrement Platon. Certains interprètes en déduisent cependant que le Critias de Platon ne peut être le tyran, mais son grand-père, un troisième Critias intervenant dans le cheminement de la tradition. Je maintiens pour ma part l'interprétation traditionnelle ; en effet, un des autres personnages du dialogue, Hermocrate, est lui aussi un homme d'État bien connu de la fin du v^e siècle (porte-parole de la résistance syracusaine dans Thucydide) et il est naturel de le voir dialoguer avec un homme politique athénien de sa génération.

graphie politique et l'histoire de deux cités disparues depuis près de neuf mille ans, antérieures à la dernière des catastrophes (incendie généralisé ou déluge) qui se renouvellent périodiquement sur notre planète (4), l'Athènes primitive, et l'Atlantide.

Pourquoi ce récit ? Socrate et ses amis viennent de rappeler, de résumer les traits fondamentaux de la cité platonicienne, tels qu'ils sont exposés aux Livres II à V de la *République* : existence d'un corps de *gardiens*, hommes et femmes, séparé du reste de la population, communauté des femmes et des enfants, organisation rationnelle et secrète des unions sexuelles (5). Socrate explique alors qu'il veut voir fonctionner dans la réalité une cité ainsi conçue, l'insérer en somme dans le monde concret, celui des guerres, des négociations. L'insérer dans l'histoire, au sens que ce mot a pour nous ? Certainement non, il s'agit plutôt de créer un de ces modèles mécaniques qu'aimait à imaginer Platon et qui lui permettaient de dramatiser un débat abstrait (6).

Mais modèle, le combat entre l'Athènes primitive et l'Atlantide le sera en un autre sens. Tout paradigme suppose en effet, dans le langage platonicien, qu'il existe une structure commune entre le modelant et le modelé, entre la réalité et le mythe (7) ; ainsi, dans le *Politique*, le prince est défini à partir de l'image du tisserand, parce que le chef politique est un tisserand, un artisan qui travaille lui-même les yeux fixés sur le modèle divin. Les problèmes soulevés par les récits du *Timée* et du *Cratylas* sont encore infiniment plus complexes. La Cité dont les fondements sont décrits dans la *République* est le paradigme qui inspire la constitution de l'Athènes primitive ; l'histoire de l'Atlantide, de son empire et de la catastrophe finale dans laquelle elle s'abîme se détermine donc par rapport au point fixe que constitue la cité juste. Mais ce « conte des deux cités » est lui-même raccroché de la façon la plus étroite à la physique du *Timée*. Platon le dit expressément : on ne peut aborder, comme le fait le *Cratylas*, le récit détaillé de cette aventure humaine qu'une fois définie la place que tient l'homme dans cette *nature* que recons-

(4) *Timée*, 22d sq. et 23e.

(5) *Timée*, 17b-19b.

(6) Cf. P.-M. SCHUHL, *La fabulation platonicienne*, Paris 1947, pp. 75-108.

(7) Cf. surtout V. GOLDSCHMIDT, *Le paradigme dans la dialectique platonicienne*, Paris 1947, notamment p. 81 sq.

truit sous nos yeux le physiologue de Locres (8). La physique elle-même, parce que son objet appartient au monde du devenir, ne peut donner naissance qu'à un « mythe vraisemblable » (9) ; le narrateur ayant cependant contemplé comme le démiurge « l'être qui est toujours et qui n'a pas part au devenir » (τὸ ὄν αἰεί, γένεσιν δὲ οὐκ ἔχον), celui qu'appréhende non « l'opinion jointe à la sensation » (δόξα μετ' αἰσθήσεως), mais « l'intelligence accompagnée du raisonnement » (νόησις μετὰ λόγου) (10), bref ce qui est par excellence « le même », son récit n'en sera pas moins fondé en vérité, digne de la déesse dont on célèbre la fête (Athéna). Socrate pourra même le définir « comme une histoire vraie, non comme un conte fabriqué de toutes pièces » (μὴ πλασθέντα μῦθον ἀλλ' ἀληθινὸν λόγον) (11).

L'historien qui veut comprendre le mythe de l'Atlantide se trouve donc soumis à une triple obligation : il ne séparera pas les deux cités que Platon a si étroitement unies, il se référera constamment à la physique du *Timée*, et par là-même mettra en relation le mythe historique dont il cherche à déterminer la structure avec l'« idéalisme » platonicien. Ce n'est que dans la mesure où ce travail préalable aura été fait qu'une interprétation proprement historique pourra être dégagée (12).

*
* *

Si l'Athènes primitive est paradigme aux yeux de Platon, c'est l'Atlantide, à cause du caractère à la fois précis et romanesque du mythe, qui a, et de loin, le plus attiré l'attention (13). Dans l'Anti-

(8) *Timée*, 27a b.

(9) *Ibid.*, 29d.

(10) *Ibid.*, 28a.

(11) *Ibid.*, 26e.

(12) Un tel travail a rarement été tenté ou esquissé. On s'étonnera par exemple que ces problèmes soient à peine abordés dans les grands commentaires du *Timée* d'A.E. TAYLOR et de F. M. CORNFORD. Citons cependant pour l'effort qu'elle représente la dissertation d'E. GEGENSCHATZ, *Platons Atlantis*, Zürich 1943.

(13) La bibliographie de l'Athènes primitive est extraordinairement maigre. L'intéressante étude d'O. BRONEER, « Plato's description of Early Athens and the Origin of Metageitnia », *Hesperia*, suppl. 8, 1949 (Mélanges T. L. Shear), pp. 47-59, est une exception, mais elle concerne surtout l'archéologue et l'historien des religions. La bibliographie récente du *Critias*, qu'on trouvera mentionnée par

quité le récit du philosophe a été considéré tantôt comme un conte que, dès le iv^e siècle, Théopompe s'amusait à pasticher, remplaçant l'entretien entre Solon et les prêtres de Saïs par un dialogue entre Silène et le roi Midas, l'Atlantide par la cité guerrière (Μάχιμος) et Athènes par la cité pieuse (Εὐσεβής) (14), tantôt comme ouvrant la voie à une discussion géographique ; la philologie hellénistique facilitera ce genre de spéculations plus soucieuses de mots que de réalités ; du moins Strabon n'a-t-il pas de mal à railler la crédulité qu'avait montrée Posidonios et, rappelant un mot d'Aristote à propos d'Homère, à écrire que celui qui avait fabriqué ce continent était aussi celui qui l'avait détruit (15). Nous sommes moins bien renseignés sur les interprétations des philosophes, que nous ne connaissons guère que par le Commentaire du *Timée* de Proclus. Celui-ci notait, non sans profondeur, que le début du *Timée* déployait sous des images la théorie de l'Univers (τὴν τοῦ κόσμου θεωρίαν) (16). Les interprétations de ses prédécesseurs et la sienne propre, pour absurdes qu'elles fussent parfois, avaient du moins le mérite, sans oser écarter les hypothèses réalistes, de ne pas séparer Athènes de l'Atlantide et de mettre systématiquement le mythe en rapport avec la physique du *Timée* (17). Mais, à ces philosophes, qui baignaient dans un milieu social et religieux profondément différent de celui qu'avait connu Platon, les aspects politiques de la pensée de l'Athénien échappaient totalement. Plus tard encore, un géographe chrétien fera de Solon... Salomon et accusera Platon d'avoir déformé un récit qui lui venait des « Oracles chaldéens » (18).

H. CHERNISS, *Lustrum*, IV, pp. 79-83, montre au contraire le déferlement des études sur l'Atlantide.

(14) Fr. 75 in JACOBY, *Fr. Gr. Hist.* 115. Il s'agit d'un extrait de la *Meropia* (autrement dit du conte de la condition humaine) de l'historien de Chios. Il nous est connu essentiellement par *Élien*, *VH*, III, 18.

(15) II, 102 et XIII, 893. Sur l'attitude des anciens devant le problème de l'Atlantide, on trouvera de multiples références dans P. COUISSIN, « Le mythe de l'Atlantide », *Mercure de France*, 15.2.1927, pp. 29-71.

(16) *In Timaeum*, I, 4, 12 sq. (Diehl).

(17) *Ibid.*, I, 75, 30 sq.

(18) COSMAS INDICOPLEUSTES, *Topographie chrétienne*, 452a 11 sq. (Winstedt). Les références platoniciennes de Cosmas ne sont certes pas sans bévues, comme le rappelle à bon droit W. WOLSKA, *La topographie chrétienne de Cosmas Indicopleustes*, Paris 1962, p. 270, du moins le moine byzantin manifeste-t-il en termes énergiques son scepticisme quant à l'historicité du récit platonicien. Il serait

Le « réalisme » n'avait fait, somme toute, que peu de ravages dans l'Antiquité ; il n'en est plus de même depuis la Renaissance. Les débuts de la pensée scientifique, inséparables, comme on le sait depuis les analyses de Gaston Bachelard, du mythe et du rêve et souvent liés à l'éveil des nationalismes modernes, virent se multiplier les recherches du continent disparu. Ainsi le Suédois Olaf Rudbeck consacra-t-il une érudition presque incroyable à démontrer que l'Atlantide ne pouvait se situer ailleurs qu'en Scandinavie (19). Et sans doute ces recherches passèrent-elles progressivement des mains des savants à celles des demi-savants (20), puis des mythomanes et des escrocs, ceux-là mêmes qui, de nos jours encore, « trouvent » ou vendent une Atlantide oscillant entre Heligoland et le Sahara, entre la Sibérie et le lac Titi-Caca (21). Chassée de la science, l'interprétation « réaliste » a-t-elle cependant vraiment disparu ? A défaut d'un continent englouti, Platon a pu, estime-t-on souvent, connaître une tradition qui reproduisait plus ou moins fidèlement le souvenir d'un événement historique ou une *saga* locale.

Déjà Th. Martin, dans ses célèbres et admirables *Études sur le Timée de Platon*, tout en situant l'Atlantide au voisinage « de l'île Utopie », se demandait si Platon ne s'était pas inspiré d'une tradi-

intéressant par ailleurs de rechercher les traces du mythe de l'Atlantide dans la pensée patristique.

(19) *Alland eller Manheim, Atlantica sive Manheim Vera Japheli posterorum Sedes ac Patria*, 3 vol., Upsala 1675-1698, voir surtout I, p. 144 sq. Rudbeck s'en prend notamment avec beaucoup d'énergie à ceux qui avaient tout simplement retrouvé l'Atlantide dans l'Amérique.

(20) Demi-savants ? Ayant lu pour la circonstance le grotesque roman de Pierre Benoît, j'avoue avoir d'abord pris le géographe Berlioux dont il est souvent question dans ce livre pour un mythe. C'était pure ignorance de ma part. On trouvera dans l'*Annuaire de la Faculté des Lettres de Lyon*, I, 1884, pp. 1-70, une étude d'E.F. BERLIOUX : « Les Atlantes — Histoire de l'Atlantis et de l'Atlas primitif ou Introduction à l'histoire de l'Europe », qui est une des sources de P. Benoît. Il n'est pas inutile de rappeler que cet essai est contemporain de la pénétration française au Sahara.

(21) P. COUISSIN a donné un amusant tableau de cette littérature dans son petit livre, *L'Atlantide de Platon et les origines de la civilisation*, Aix-en-Provence 1928. Depuis, le déferlement n'a pas connu de répit. On comprendra que je m'abstienne de citer les auteurs de ce genre d'ouvrages, malgré l'intérêt sociologique qu'ils présentent, et bien qu'on rencontre parmi ces écrivains des personnes distinguées par leur rang social, notamment un pasteur luthérien, un colonel et un lieutenant-colonel.

tion égyptienne (22). Depuis les découvertes d'Evans, c'est évidemment la Crète qui a été le plus souvent mise à contribution : le rôle que joue le sacrifice du taureau dans le serment des rois Atlantes conduisait à peu près inévitablement au pays du Minotaure, et la destruction du fabuleux royaume fut assimilée à la chute de Cnossos (23). Ces affirmations restent malheureusement strictement indémonstrables, et l'on peut même se demander quel progrès dans l'interprétation du texte a été accompli depuis O. Rudbeck, quand on lit, sous la plume d'un archéologue, que le site de l'Atlantide correspond à merveille à celui du lac Copais, avec cependant cette réserve : « The greatest discrepancy is the fact that Atlantis according to Plato lays far to the West, while the Copais basin is in the midst of Greece » (24).

A la racine de ces études, on découvre une singulière image du philosophe, celle d'un Platon historien dont il faudrait découvrir les « sources », comme on tente de le faire pour un Hérodote ou un Diodore de Sicile. Mais Platon ne pensait pas en termes de « sources », de ce qu'Hérodote appelait *ῥῆσις* et *ἄκοή*, mais précisément en termes de modèles (25).

(22) *Dissertation sur l'Atlantide* in *Études...* I (Paris 1840), pp. 257-333. L'expression citée est à la page 332.

(23) Le premier érudit qui soutint cette thèse fut à ma connaissance K. T. FROST : « The Critias and Minoan Crete », *Journal of Hellenic Studies*, 1913, pp. 189-206. La même hypothèse a été reprise sous une forme plus compliquée (la « saga » remplaçant la tradition historique) par W. BRANDENSTEIN, *Atlantis. Grösse und Untergang eines geheimnisvollen Inselreiches*, Vienne 1951. Selon S. MARINATOS, enfin, l'Atlantide est bien crétoise, mais après un détour égyptien qui rend la légende singulièrement complexe (*Περὶ τὸν θρῦλον τῆς Ἀτλαντίδος*, *Krètika Chronika*, 1950, pp. 195-213). Ces auteurs auraient peut-être dû méditer la formule de Proclus : τὴν γὰρ Κρήτην ἀντὶ τοῦ νοητοῦ τάττειν εἰώθασιν οἱ θεολόγοι, « les théologiens ont coutume de mettre en avant la Crète quand ils veulent désigner l'intelligible » (*In Timaeum*, I, 118, 25).

(24) R. L. SCRANTON, *Archeology*, 1949, p. 160. L'article s'intitule évidemment « Lost Atlantis found again ». On a aussi, à la suite d'A. Schulten, cherché l'Atlantide à Tartessos. Cf. en dernier lieu le livre fort imaginaire d'A. GAUDIO, *Les Empires de la Mer*, Paris 1962, pp. 141-146.

(25) En formulant cette remarque je ne cherche pas, est-il besoin de le dire, à disqualifier les recherches qui confrontent l'« information » de Platon avec les témoignages de son temps, et dont L. GERNET a donné un admirable exemple avec son étude sur « Les Lois et le droit positif » (édition des *Lois*, dans la Coll. des Univ. de France, I, XCIV-CCVI). L'abbé A. VINCENT a précisément montré ce qu'on pouvait tirer d'une étude comparative du serment des rois Atlantes (*Mémorial Lagrange*, Paris 1940, pp. 81-96 ; cf. aussi L. GERNET,

Ces « modèles », on les a cherchés avec peut-être moins d'ardeur que les « sources ». On les a cherchés, il faut bien le dire, d'une façon quelque peu empirique, du moins est-on parvenu à un certain nombre d'évidences qu'il faut ici rappeler et commenter.

*
* *

On a souvent rapproché de l'île des Atlantes la Scheria des Phéaciens (26) et le parallèle n'est pas contestable. Le royaume d'Alcinoos, avec sa monarchie patriarcale idéale et son palais des merveilles, n'est-il pas la première cité utopique de la littérature grecque (27)? Pour le moins telle pouvait être l'impression d'un homme du IV^e siècle. Encore faut-il souligner qu'il s'agit d'une utopie marine ; Scheria, comme l'Atlantide, est une cité de marins : « Nous mettons nos espoirs en nos croiseurs rapides, car l'ébranleur du sol a concédé le grand abîme à nos passeurs » (28). Les rois Atlantes descendent de l'union de Poseidon et de la mortelle Clito, Alcinoos et Arété descendent de l'union de Poseidon et de la nymphe Péribée (29). Le seul temple de Scheria est consacré au dieu de la mer, ainsi en est-il du seul temple décrit par Platon (30). Le poète évoque deux sources, ainsi fait le philosophe... (31).

Nous sommes donc dans un climat, celui de l'épopée, et Platon précise du reste dès le début du *Timée* que Solon aurait pu, s'il l'avait voulu, égaler Homère et Hésiode (32). Les noms des rois

Année sociologique, 1948-1949, pp. 59-63). Encore faut-il montrer comment cette « information » s'intègre à la pensée platonicienne ; je reprocherais volontiers à R. WEIL, *L'« Archéologie » de Platon*, Paris 1959, de ne l'avoir tenté qu'à moitié (sur l'Atlantide, cf. p. 31).

(26) En dernier lieu M. PALLOTINO, *Archeologia Classica*, 1952, pp. 228-240, qui mêle malheureusement à de justes remarques des considérations beaucoup plus douteuses sur l'Atlantide et la Crète. Un auteur fantaisiste n'hésite pas à écrire : « les analogies sont si frappantes, même dans le détail, qu'on se demande même si Homère ne s'est pas servi du récit original relatif à l'histoire et à la disparition de l'île des Atlantes pour rédiger la relation du voyage d'Ulysse chez les Phéaciens » ! (J. SPANUTH, *L'Atlantide retrouvée*, tr. H. Daussy, Paris 1954, p. 174).

(27) Cf. M. I. FINLEY, *The World of Odysseus*, New York 1954, pp. 104-106.

(28) *Odyssée*, 7, 34-35 (trad. V. Bérard).

(29) *Critias*, 113 de ; *Odyssée*, 7, 56 sq.

(30) *Odyssée*, 6, 266 ; *Critias*, 116d-117a.

(31) *Odyssée*, 7, 129 ; *Critias*, 117a.

(32) *Timée*, 21c.

de la grande île ne sont-ils pas pour une part empruntés à Homère ? Mais le monde homérique est renversé, la terre accueillante devient l'empire d'où s'élanceront les armées qui tenteront de détruire la Grèce. Un tel rapprochement n'explique pas tout, mais il faut sans aucun doute le joindre au dossier de la querelle que fit le philosophe au poète.

Paul Friedländer, et à sa suite Joseph Bidez, ont insisté de leur côté sur les raisons multiples qu'il y avait de considérer l'Atlantide, que Platon situe à l'extrême ouest du Monde, comme une transposition idéale de l'orient et du monde Perse (33). Il est effectivement vraisemblable que Platon a pu s'inspirer, en décrivant les enceintes de la capitale et la ville elle-même, des tableaux qu'avait faits Hérodote d'Ecbatane et de Babylone (34). Le roi oriental apparaissait aux yeux des Grecs comme le maître de l'eau. Hérodote décrit le centre mythique de l'Asie, plaine entourée de montagnes et donnant naissance à un fleuve immense et imaginaire, qui s'écoulait par cinq brèches au-delà des montagnes jusqu'au jour où le Grand Roi installa cinq écluses que seul il peut faire ouvrir (35) ; il n'est guère besoin de rappeler ce qu'il nous dit du Nil, de l'Égypte et du Pharaon. Les gigantesques travaux d'irrigation auxquels se livrent les rois Atlantes (36), l'immensité même du royaume montrent suffisamment que Platon évoque ici, au premier chef, non le petit monde des cités grecques, mais l'univers du despotisme oriental. On voit immédiatement où nous entraîne cette interprétation, à considérer, ce qui a souvent été fait (37), le conflit entre Athènes et l'Atlantide comme une transposition mythique du conflit entre Grecs et Barbares et singulièrement des guerres médiques. On peut même montrer, ce qui n'a pas, je crois, été fait, que Platon s'est inspiré directement d'Hérodote. On lit en effet dans le *Timée* (38) : « Solon raconta donc à Critias, mon aïeul, comme ce dernier aimait à s'en

(33) P. FRIEDLÄNDER, *Platon*, I², Berlin 1954, pp. 300-304 ; J. BIDEZ, *Éos ou Platon et l'Orient*, Bruxelles 1945, appendice II, p. 33 sq.

(34) HÉRODOTE, I, 98 ; I, 178 et *Critias*, 116a sq.

(35) HÉRODOTE III, 117. Sur les aspects « hydrauliques » de la monarchie orientale, je me permets de renvoyer à l'avant-propos que j'ai donné au livre de K. WITTFOGEL, *Le Despotisme oriental* (trad. A. Marchand), Paris 1964.

(36) *Critias*, 117cd.

(37) Ainsi A. RIVAUD, édition de la Coll. des Univ. de France, p. 252.

(38) 20e. Je cite ici la traduction d'A. Rivaud, que je modifie ailleurs librement.

souvenir devant moi, que de grands et merveilleux exploits (μεγάλα καὶ θαυμαστά) accomplis par cette cité-ci, étaient tombés dans l'oubli, par l'effet du temps et de la mort des hommes» (ὕπὸ χρόνου καὶ φθορᾶς ἀνθρώπων ἡφανισμένα). Hérodote commence ainsi son propre récit : « Hérodote de Thourioi expose ici ses recherches, pour empêcher que ce qu'ont fait les hommes avec le temps ne s'efface de la mémoire, et que de grands et merveilleux exploits (ἔργα μεγάλα τε καὶ θαυμαστά) accomplis tant par les Barbares que par les Grecs ne cessent d'être renommés » (ἀκλέα γένηται) (39). L'historien s'efforçait, lui, d'être juste envers les deux adversaires (40).

S'il s'agit bien d'une guerre médique, Platées y précède cependant Marathon : Athènes est d'abord à la tête des Hellènes, mais c'est seule qu'elle remporte la victoire, qu'elle dresse le trophée et libère Grecs et sujets de l'empire (41), ces cités et ces peuples sur lesquels l'Athènes historique avait étendu, après la guerre, son emprise. Devons-nous nous étonner ? La deuxième guerre médique était pour Platon souillée par les batailles navales de l'Artémision et de Salamine (42). Quand il en fait l'histoire, ce n'est certes pas pour exalter l'audace de Thémistocle et le rôle décisif de la flotte. Lorsque Xerxès se prépara à envahir l'Attique, « les Athéniens estimèrent qu'il n'y avait pas de salut pour eux *ni sur terre ni sur mer*... Une seule issue leur apparaissait, précaire sans doute et désespérée, mais il n'y en avait pas d'autre, lorsqu'ils considéraient les événements précédents et comment alors aussi la victoire qu'ils avaient remportée leur avait paru sortir d'une situation inextricable ; s'embarquant sur cette espérance (ἐπὶ δὲ τῆς ἐλπίδος ὀχούμενοι), ils ne trouvaient pour eux de refuge qu'en eux-mêmes et dans les dieux » (43). Ce n'était donc point sur des bateaux que s'embar-

(39) I, 1, trad. Legrand.

(40) Il ne me paraît pas douteux que le nom même de l'Atlantide est emprunté par Platon à Hérodote. Celui-ci place ses propres Atlantes à l'extrémité ouest de ce qu'il connaît du bourrelet saharien, dont il précise qu'il s'étend encore plus à l'ouest, par-delà les colonnes d'Héraclès (IV, 184-185). Ces Atlantes habitent une montagne en forme de colonne. Il a suffi à Platon de pousser un peu plus loin le mythe géographique en transposant son île « devant ce passage que vous appelez, dites-vous, les colonnes d'Héraclès » (*Timée*, 24e).

(41) *Timée*, 25bc.

(42) *Lois* IV, 707bc.

(43) *Lois* III, 699ac. Il est à peine utile d'insister sur l'hostilité qu'éprouvait l'aristocrate Platon à l'égard de tout ce qui touchait à la mer et à la vie maritime.

quaient les Athéniens que remodelait Platon... C'est sur terre et non sur la mer que les Athéniens l'emportent sur les Atlantes, peuple marin. Étrange Athènes et étrange « Orient »... Un examen plus approfondi des textes ne va-t-il pas nous conduire, sans nier ce qui est acquis, à une interprétation plus complexe du conflit des deux cités. Rencontrant et vainquant l'Atlantide, qui donc vainc en réalité l'Athènes de Platon, sinon elle-même ?

* * *

L'affirmation peut paraître étrange (44) ; mais reprenons les faits et les textes.

Sur le fronton ouest du Parthénon de Phidias et d'Ictinos figurait une représentation de la dispute légendaire d'Athéna et de Poséidon ; je ne crois pas exagérer en disant que cette dispute était un des fondements mythiques de l'histoire d'Athènes. « Notre pays, dit l'oraison funèbre ironique du *Ménexène*, mérite les louanges de tous les hommes et non pas seulement les nôtres, pour bien des raisons diverses, dont la première et la plus grande est qu'il a la chance d'être aimé des Dieux. Notre affirmation est attestée par la querelle et le jugement (ἔρις τε καὶ κρίσις) des divinités qui se disputèrent pour lui » (45). A ce texte s'oppose directement un passage du *Critias* : « les Dieux se sont un jour partagé la terre entière par

Cf. les faits rassemblés par J. LUCCIONI, « Platon et la mer », *Revue des Études anciennes*, 1959, pp. 15-47, et par R. WEIL, *op. cit.* p. 158 sq.

(44) Elle n'a pas le mérite de la nouveauté absolue. On a souvent noté les traits athéniens de la description de l'Atlantide, notamment son géométrisme hippodamien (cf. par exemple F. KLUGE, *Dissertationes Philologicae Halenses*, 19, 3, 1910, p. 286 ; P. FRIEDLÄNDER, *loc. cit.* : A. RIVAUD, *loc. cit.*, pp. 249-250, et, plus profondément, H. HERTER, « Platons Atlantis », *Bonner Jahrbücher*, 1928, pp. 28-47). En comparant l'impérialisme des Atlantes et celui des Athéniens de l'époque classique (*Clisthène l'Athénien*, p. 138), nous nous sommes rencontrés avec Ch. KAHN, *Classical Philology*, 1963, p. 224. Dans le même sens, une dissertation de l'érudit italien Giuseppe BARTOLI : *Essai sur l'explication historique que Platon a donnée de sa République et de son Atlantide et qu'on n'a pas considérée jusqu'à maintenant*, p. 34 sq. d'un volume s'ouvrant par le « Discours par lequel Sa Majesté le roi de Suède a fait l'ouverture de la Diète, en Suédois traduit en Français et en vers Italiens », Stockholm et Paris 1779, mêlait d'admirables intuitions à beaucoup d'erreurs.

(45) *Ménexène*, 237c, trad. L. Méridier. Rappelons que l'arbitre de la querelle fut selon la tradition Cécrops, dont Platon fait précisément un des chefs militaires de son Athènes préhistorique (*Critias*, 110a).

régions. Partage sans querelle ! (οὐ κατ' ἔριν). Car ce serait manquer de rectitude que de dire que les Dieux ignorent ce qui convient à chacun d'eux ou que, sachant ce qui convenait plus aux uns, les autres aient entrepris de s'en emparer à la faveur de querelles » (δι' ἐρίδων ... κτᾶσθαι) (46). C'est donc Diké qui répartit les lots. Athènes échoit à Athéna et à Héphestos, l'Atlantide est le domaine de Poséidon (47). Les deux divinités qui étaient vénérées en commun à l'Érechtheion sont donc séparées, et Platon sépare et oppose avec elles les deux formes grecques de la puissance ; les Athéniens, issus de la semence d'Héphestos et de Gaia (48), héritent de la puissance terrestre ; les rois Atlantes, descendant de Poséidon, de la puissance maritime. Mais Platon nous montre par là-même qu'il présente sa cité natale sous deux angles différents : la cité d'Athéna et de l'olivier s'identifie à l'Athènes primitive, la cité de Poséidon, maître du cheval et de la mer, s'incarne dans l'Atlantide (48).

Examinons de plus près la topographie et les institutions de l'Athènes idéale. Celle-ci est essentiellement une immense acropole, occupant, outre l'acropole classique, la Pnyx et le Lycabette, et s'étendant ainsi jusqu'à l'Éridan et au Lycabette, garnie de terre, fort distincte par conséquent du rocher que connaissait Platon (49). Le sommet forme une plaine entourée d'une enceinte *unique* (ἐνὶ περιόλῳ προσπεριβεδλημένοι) (50) et occupée par les guerriers, la deuxième classe de la population, artisans et agriculteurs habitant la périphérie et cultivant les champs à l'entour. Ce corps des guerriers (τὸ μάχιμον γένος), Platon le définit de façon caractéristique par une expression utilisée pour évoquer l'être invariant, il est αὐτὸ καθ' αὐτό (51). L'espace civique est organisé d'une manière qui ne rappelle en rien la cité classique. Pas d'Agora qui soit le μέσον de la vie politique, aucun temple qui soit le prototype des sanctuaires bâtis au v^e siècle. Le Nord est occupé par des logements collectifs, des réfectoires adaptés à la mauvaise saison, et des sanctuaires, le Sud

(46) *Critias*, 109b.

(47) *Ibid.*, 109c et 113c.

(48) *Timée*, 23e.

(49) *Critias*, 111e-112a.

(50) *Ibid.*, 112b. Le vocabulaire employé suggère une enceinte circulaire.

(51) *Ibid.* Je ne puis comprendre la traduction d'A. Rivaud, « séparé du reste » ; si tant est que cette expression soit traduisible, il faut dire : « toujours identique à lui-même ».

par des jardins, des gymnases et des réfectoires d'été (52). Le centre est occupé par le sanctuaire d'Athéna et d'Héphaistos, transposition évidente de l'Héphaisteion qui domine encore aujourd'hui l'Agora, et devant lequel Pausanias a noté la présence, singulière à ses yeux, d'une Athéna qu'il attribue à Phidias (53).

Que représente ici ce couple divin ? L'hymne homérique à Héphaistos chantait le Dieu « qui, avec Athéna aux yeux pers, apprit les nobles travaux aux hommes de la terre » (54) ; mais ce n'est pas de la seule τέχνη qu'il peut s'agir ici. « Héphaistos et Athéna, qui partagent la même nature (κοινὴν φύσιν ἔχοντες), à la fois parce que frère et sœur ils la tiennent du même père (ἅμα μὲν ἀδελφὴν ἐκ ταύτοῦ πατρός) et parce que philosophie et amour de la τέχνη les conduisent à un même but (ἅμα δὲ φιλοσοφία φιλοτεχνία τε ἐπὶ τὰ αὐτὰ ἐλθόντες), reçurent tous deux en un lot commun et unique cette contrée-ci » (55). Héphaistos et Athéna garantissent donc l'union étroite des deux classes, gardiens et producteurs, de l'Athènes primitive.

Nous avons déjà noté combien cette Athènes est terrienne. L'adjectif s'applique à vrai dire à l'Attique tout entière, plus étendue que la cité de Platon, puisqu'elle atteignait l'isthme de Corinthe (56). Terre admirablement fertile, couverte de plantations et de forêts, « capable de nourrir une grande armée exempte des travaux agricoles (57) et de permettre ainsi aux guerriers de n'être que des guerriers », comme le souhaitait Platon, témoin des progrès de la τέχνη militaire et du professionnalisme, et désireux cependant de concilier cette évolution avec l'idéal du soldat-citoyen, ce que même Sparte ne pouvait réaliser (58). La cité du *Timée* et du *Crilias* est une république terrienne jusqu'au bout de son histoire. Quand survient le grand cataclysme, son armée est engloutie sous terre

(52) *Ibid.*, 112bd.

(53) I, 14, 6 ; cf. O. BRONEER, *Hesperia*, suppl. 8, p. 52.

(54) v. 2-3, trad. J. Humbert.

(55) *Crilias*, 109c. Platon n'entend pas établir par là qu'Athéna est une pure philosophe ; au contraire, les statues d'Athéna guerrière sont pour lui la preuve que la femme combattait jadis au même titre que l'homme (110b).

(56) *Ibid.*, 110e. Vers le Nord les frontières atteignaient la ligne de faite du Cithéron et du Parnès, et comprenaient l'Oropia.

(57) *Ibid.*, 110d-111e.

(58) Cf. notamment *Rép.* II, 373a sq.

(τὸ μάχιμον πᾶν ἀθρόον ἔδν κατὰ γῆς), tandis que l'Atlantide disparaît abîmée dans la mer (κατὰ τῆς θαλάττης δῦσα ἠφανίσθη) (59). A peine est-il besoin de faire remarquer que dans sa description de l'Attique préhistorique Platon ne fait aucune place à la vie maritime ; le pays touche à la mer, il n'a pas de ports. République terrienne..., République une et permanente. L'unité, fondement de toutes les « constitutions » platoniciennes (60), est ici assurée par le couple divin et par la communauté des femmes et des enfants ; Platon s'amuse à souligner dans le détail cette unité et cette permanence : il n'y a qu'une seule source, et elle donne une eau d'une température suffisamment équilibrée pour convenir à l'hiver comme à l'été (61). Permanence : elle s'exprime par le chiffre, invariant autant qu'il est possible, du nombre des guerriers, par le caractère établi une fois pour toutes de la constitution et de l'administration de leur domaine (62) ; elle s'exprime aussi, ce qui est plus plaisant, par l'art de bâtir des maisons que leurs habitants transmettent « toujours les mêmes à d'autres semblables à eux » (63).

Entre cette structure terrienne, cette unité et cette permanence, y a-t-il un rapprochement à faire, autre que ceux qui s'imposent immédiatement à l'esprit ? Dans la cosmologie du *Timée*, des quatre éléments la terre est précisément celui qui ne peut se transformer : οὐ γὰρ εἰς ἄλλο γε εἶδος ἔλθοι ποτ' ἔν (64). Le mouvement

(59) *Timee*, 25d.

(60) Λέγω δὲ τὸ μίαν εἶναι τὴν πόλιν ὡς ἄριστον ὃν ὅτι μάλιστα πᾶσαν λαμβάνει γὰρ ταύτην ὑπόθεσιν ὁ Σωκράτης (ARISTOTE, *Politique* II, 1261 a 15). Il serait aisé de citer ici de nombreux textes platoniciens, cf. surtout *Rép.*, IV, 462ab. Naturellement aucune organisation tribale comparable à celle de l'Athènes classique ne divise la cité une du *Critias* ou de la *République*. Sur les tribus de la cité des *Lois*, cf. *Clisthène l'Athénien*, pp. 141-142.

(61) Je comprends ainsi (avec J. MOREAU, édition de la Pléiade) l'expression εὐκράς οὔσα πρὸς χειμῶνά τε καὶ θέρος (112d) et non comme A. RIVAUD qui traduit « également saine en hiver et en été », ce qui ne rend nullement l'idée de mélange, qui est exprimée également à propos des saisons (ὥρας μετριώτατα κεκραμένας, 111e ; cf. aussi *Timée*, 24c : τὴν εὐκρασίαν τῶν ὥρων).

(62) *Critias*, 112de. « Ils veillaient à ce que, parmi eux, le nombre des femmes et des hommes capables déjà de porter les armes, ou qui l'étaient encore, fût en tout temps le même, autant que possible, environ vingt mille au maximum. » C'est au détour d'une phrase que nous apprenons que les Athéniens étaient τῶν δὲ ἄλλων Ἑλλήνων ἡγεμόνες ἐχόντων.

(63) *Ibid.*, 112c. Tout ceci avait été bien compris par PROCLUS, *In Timaeum*, I, p. 132 sq.

(64) *Timée*, 56d.

de la cosmologie est dans le mélange, à tous les niveaux, du principe de permanence, « de la substance indivisible et qui se comporte toujours d'une manière invariable » (τῆς [γάρ] ἀμερίστου καὶ ἀεὶ κατὰ ταῦτὰ ἐχούσης οὐσίας), le Même (τὸ αὐτό), et de la « substance divisible qui est dans les corps » (τῆς αὖ περὶ τὰ σώματα γιγνομένης μεριστῆς), l'Autre (τὸ ἕτερον) (65). L'Athènes préhistorique peut être considérée comme la représentation politique du Même. Politiquement la signification du mythe n'est pas moins claire. Ce n'est pas un hasard si Platon fait de Solon l'intermédiaire par lequel a été connue cette image d'Athènes : l'archonte de 594 était devenu au milieu du iv^e siècle le grand homme des modérés, des partisans de la πάτριος πολιτεία (66). Le cataclysme a privé Athènes de la plus grande partie de la terre qui la recouvrait. Le peu qui en reste, et qui est d'excellente qualité, est un témoignage sur ce que fut le passé (67), de même que chez les Athéniens du temps de Solon « un peu de la semence » (68) des Athéniens de jadis s'est conservé. Athènes n'est donc pas « perdue », si tant est que ce mot ait un sens dans la philosophie de Platon, mais, par rapport à la cité du v^e et du iv^e siècle, la ville que décrit Platon est un modèle antithétique, et pour tout dire une anti-Athènes.

* *

Dans le *Politique*, Platon présente sous forme de mythe deux cycles de l'univers (69). A certains moments, « c'est Dieu lui-même qui guide sa marche et préside à sa révolution », le monde connaît alors ce que les poètes ont appelé l'âge de Cronos, les hommes étant gouvernés par des pasteurs divins. « Fils de la terre », les

(65) *Timée*, 35a sq.

(66) Cf. *Clisthène l'Athénien*, pp. 118-119, et les auteurs cités en note. Comme l'a remarqué E. RUSCHENBUSCH, *Historia*, 1958, p. 400, chez les orateurs attiques, toutes les allusions à Solon se situent (à trois exceptions près) après 356, date de la défaite d'Athènes dans la guerre sociale et de la fin du second empire athénien. On peut dater le *Timée* et le *Crilias* précisément de ces années. H. GAUSS, *Philosophischer Handkommentar zu den Dialogen Platons*, 111, 2, Berne 1961, avance la date de 354 (p. 156).

(67) *Crilias*, 110e.

(68) *Timée*, 23c.

(69) 269c-274e. J. Bollack montrera dans sa thèse comment ce mythe se rattache à la pensée d'Empédocle.

humains vivent une vie à l'inverse de la nôtre, naissant vieillards et mourant enfants. Puis le cycle se renverse et Dieu abandonne le gouvernail. Les hommes parviennent d'abord à administrer convenablement les choses ; « mais, plus le temps s'avance et l'oubli l'envahit, plus aussi reprennent puissance les restes de sa turbulence primitive ». Le monde est alors menacé de s'abîmer « dans la région infinie de la dissemblance » (εἰς τὸν τῆς ἀνομοιότητος ἄπειρον ὄντα τόπον) (70) ; le Dieu intervient et le monde renverse à nouveau son mouvement. Aux livres VIII et IX de la *République*, Platon présente un mouvement analogue, de la cité timocratique à l'oligarchie, de l'oligarchie à la démocratie, et de la démocratie à la tyrannie, le modèle idéal se dégrade, chaque cité conservant cependant quelque chose de la forme précédente. A chaque stade également on est un peu plus loin de l'Unité-modèle. La démocratie est comme « un bazar aux constitutions, où l'on peut venir choisir le modèle qu'on veut reproduire » (ὥσπερ εἰς παντοπώλιον ἀφικομένῳ πολιτειῶν, καὶ ἐκλεξαμένῳ οὕτω κατοικίζειν) (71). Pour caractériser la démocratie et la tyrannie qui lui fait logiquement suite, Platon emploie volontiers l'adjectif ποικίλος (72). Ces deux régimes poussent en effet la « diversité », le « bariolage », au maximum.

Ce bariolage ou, pour dire autrement, cet ἄπειρον, Platon se le représente sous une forme double : grand et petit, chaud et froid, aigu et grave, etc. « Partout où ils sont en effet, ils empêchent la réalisation d'une quantité définie, et toujours au contraire, introduisant dans toute action l'opposition du plus violent au plus paisible et inversement, ils engendrent le plus et le moins (τὸ πλεόν καὶ τὸ ἔλαττον ἀπεργάζεσθον) et font disparaître la quantité définie... Si, au lieu de faire disparaître la quantité définie, ils la laissaient

(70) *Ibid.*, 273d. Je cite le texte des manuscrits. La tradition indirecte (Proclus, Simplicius) cite généralement ce passage en remplaçant τόπον par πόντον, texte accepté par de nombreux éditeurs, notamment A. Diès qui traduit « dans l'Océan sans fond de la dissemblance ». On a beaucoup discuté de ce passage (cf. notamment J. PÉPIN, Congrès de l'Association Guillaume Budé, Tours et Poitiers 1953, pp. 257-59). Je maintiens τόπον par ascétisme, πόντον favorisant trop ma propre démonstration pour que je ne m'impose pas d'être prudent. Les images qui précèdent, celle du pilote, du gouvernail, de la tempête peuvent sans doute appeler « naturellement celle de l'Océan » (A. Diès) ; elles peuvent appeler, non moins naturellement, une correction.

(71) *Rép.* VIII, 557d.

(72) *Ibid.*, 557c, 558c, 561e, 568d.

s'installer, elle et la mesure, là où résident le plus, le moins, le violemment, le doucement, ce serait à ceux-ci de fuir la place où ils étaient. Le « plus chaud » et le « plus froid » n'existeraient plus, en effet, une fois reçue la quantité définie ; car plus chaud et plus froid vont toujours de l'avant et jamais ne demeurent, mais la quantité définie est arrêt, cessation de tout progrès. A ce compte et le plus chaud et son contraire se révéleraient donc infinis » (73). On reconnaît ici la fameuse « dyade indéfinie » (δυὰς ἀόριστος) du grand et du petit par laquelle Aristote définissait le principe matériel chez Platon, et tout aussi bien l'« Autre » du *Timée* (74).

Nous retrouvons dans le corps de ce dernier dialogue, mais étroitement unis, les deux cycles que le *Politique* décompose. Le cercle du Même correspond au mouvement des étoiles et est orienté de la gauche vers la droite, tandis que l'Autre, divisé en sept cercles inégaux, ceux des planètes, est orienté de droite à gauche, mais la révolution de l'Autre est entraînée par la révolution du Même qu'elle imite (75) ; ainsi peuvent être justifiés l'harmonie de l'univers, mais aussi les accidents auxquels il est soumis.

Si l'Athènes primitive est l'expression politique et mythique du Même, qu'en est-il de l'Atlantide ? Ne disons pas qu'elle est l'expression politique de l'Autre, car l'Autre n'est pas. Ce qui est sujet à la naissance et visible (γένεσιν ἔχον καὶ ὁρατόν) est imitation du Modèle (μίμημα δὲ παραδείγματος) lui-même intelligible et immuable (νοητὸν καὶ ἀεὶ κατὰ ταῦτ' ὄν.) (76).

Pour comprendre ce qu'est l'Atlantide, il est de bonne méthode de réexaminer d'abord le destin d'Athènes. La Cité préhistorique a perdu ce qui lui assurait la permanence : « En effet, une seule nuit

(73) *Philèbe*, 24cd, trad. A. Diès. On notera que dans ce passage Platon emploie systématiquement le duel.

(74) Sur la place de l'ἄπειρον dans la doctrine platonicienne, cf. en dernier lieu l'exposé très clair de K. GAISER, *Platons Ungeschriebene Lehre*, Stuttgart 1963, pp. 190-192. La deuxième hypothèse du *Parménide* est une étude de la dilution de l'un dans le monde de la dyade ; cf. aussi *Théétète*, 155bc.

(75) *Timée*, 36c sq. Ces mêmes divisions caractéristiques de l'âme du monde se retrouvent à tous les degrés de l'échelle des âmes. Chacun des deux cercles est formé, selon des proportions définies, par la substance du même, celle de l'autre, et celle qui résulte de leur mélange. C'est la position dans l'univers qui détermine la primauté du cercle du Même.

(76) *Ibid.*, 48e-49a. Nous laissons de côté ici toute discussion sur le réceptacle matériel qui permet à l'altérité de se développer, la χώρα (*Timée*, 50b sq.).

de déluge fit fondre autour toute la terre et laissa cette partie entièrement dénudée » (77). « Notre terre est demeurée par rapport à celle d'alors comme le squelette d'un corps décharné par la maladie. » Elle est devenue ce rocher que Platon dépeint en ces termes : « détachée tout entière du reste du continent, elle s'allonge aujourd'hui dans la mer comme une pointe » (πᾶσα ἀπὸ τῆς ἄλλης ἡπείρου μακρὰ προτείνουσα εἰς τὸ πέλαγος οἷον ἄκρα κεῖται) (78). Athènes est ainsi condamnée à la vie maritime et à tout ce qu'elle apporte : les mutations politiques, le commerce, l'impérialisme. N'est-ce pas le destin de l'Atlantide ? Est-il athénien ce monde insolite, cette île « plus grande que la Libye et l'Asie réunies » (79), et dont nous avons nous-même analysé les traits homériques et orientaux (80) ? Au début de sa description Platon use d'une ruse singulière pour expliquer que les noms dont il usera sont des noms grecs : « Lors donc que vous entendrez des noms pareils à ceux de par ici (οἷα καὶ τῇδε ὀνόματα), n'en soyez pas surpris » (81) ; les récits faits à Solon sont en effet passés par l'intermédiaire de l'Égyptien et retranscrits en grec ; argumentation inutile, s'il ne s'agissait pas précisément de suggérer que les « noms pareils à ceux de par ici » pourraient révéler des réalités non moins semblables. La structure d'Athènes est donnée une fois pour toutes, celle de l'Atlantide est au contraire une création continue. Au point de départ, sur une île, une plaine fertile comme celle d'Athènes et voisine de la mer. Au-dessus de cette plaine une montagne habitée par un couple « né de la terre », Événor et Leucippe (82). La réalité primitive est donc

(77) *Critias*, 112a.

(78) *Ibid.*, 111a. Platon utilise immédiatement après une comparaison avec les îles.

(79) *Timée*, 23d. Notons ici qu'une comparaison entre l'Athènes impérialiste et une île n'est nullement insolite. Périclès invite les Athéniens, au début de la guerre du Péloponnèse, à agir comme s'ils étaient des insulaires (THUCYDIDE, I, 92, 5) et la même image est utilisée par le « vieil oligarque » (*République des Athéniens* II, 14), et par XÉNOPHON, *Revenus*, 1.

(80) D'autres y ont retrouvé, peut-être non sans raison, des souvenirs du voyage de Platon à Syracuse. Cf. G. RUDBERG, *Platonica Selecta*, Stockholm 1956, pp. 51-72.

(81) *Critias*, 113b.

(82) *Critias*, 113cd. Les premiers habitants de l'Atlantide sont donc des autochtones, tout comme les habitants de l'Attique (*Critias*, 109d). Platon soulignera ce trait en donnant le nom d'Autochthonos à un des rois Atlantes (113c). La saveur étymologique des noms est évidente dans toute l'évocation

terrienne, et Poséidon, maître de l'île, avant de devenir le Dieu de la mer, est dans un premier stade une divinité terrestre. Pour protéger ses amours avec Clito, le Dieu construit cependant autour de la montagne deux enceintes circulaires de terre et trois de mer ; mais Platon note : « Ainsi elles étaient infranchissables aux hommes, car il n'y avait encore alors ni vaisseaux, ni navigation » (83). L'alternance entre la terre et l'eau n'en devient pas moins dès ce moment un trait fondamental de la structure de l'Atlantide. L'eau coule au centre de l'île, non plus sous la forme d'une source utilisable en toute saison comme à Athènes, mais de deux sources, l'une chaude, l'autre froide, que le Dieu lui-même a fait jaillir. de même qu'il avait fait jaillir à Athènes la célèbre mer d'Érechthée (84). L'eau est même présente dans l'Atlantide d'une manière plus inattendue ; la terre Atlante est riche de tous les métaux possibles et imaginables, de l'or et du célèbre et mystérieux orichalque notamment (85). Or Platon nous explique précisément dans le *Timée* que les métaux, et singulièrement le plus pur d'entre eux, l'or, ne sont que des variétés de l'eau (86).

Cette alternance terre-eau, déjà significative en elle-même, n'est que le trait le plus frappant d'une dualité que Platon s'amuse à tout moment à souligner et qui montre que la structure de l'Atlantide est celle du déploiement de l'ἄπειρον, de l'altérité.

Au centre, l'île refuge a cinq stades de large ; lui font suite une enceinte d'eau d'un stade de large, puis deux groupes d'enceintes de terre et d'eau, chacune ayant respectivement deux stades et trois stades de large (87). Nous avons donc une séquence qui évoque assez

de l'Atlantide. Événor est l'homme de bien, Leucippe, le cheval blanc (de Poséidon), leur fille Clito, la gloire, etc.

(83) *Ibid.*, 113de.

(84) *Critias*, 113e et 117a. Nous avons rapproché ci-dessus cette indication d'une donnée homérique ; il y a là un bon exemple de la multiplicité de significations des textes platoniciens.

(85) *Ibid.*, 114e.

(86) *Timée*, 58b sq. Les pierres dont l'Atlantide regorge sont également obtenues par le filtrage de la terre à travers l'eau (60b sq.). Ces considérations scientifiques sur l'origine des métaux ne sont sûrement pas exemptes de souvenirs mythiques. On se souvient du début de la première *Olympique* : Ἀριστον μὲν ὕδωρ, ὁ δὲ | χρυσὸς αἰθόμενον πῦρ | ἅτε διαπρέπει | νυκτὶ μέγανος ἕξοχα πλούτου. Les métaux précieux sont naturellement absents de l'Athènes primitive, comme le veut du reste la législation (*Critias*, 112c).

(87) *Critias*, 115d-116a. Cf. le schéma reproduit dans *Clisthène l'Athénien*,

bien une fugue-miroir : 5 (3+2), 1, 2, 2, 3, 3. Celui qui quitte l'île centrale entre rapidement dans le monde de la duplication.

Aux cinq enceintes qui protègent l'île, correspondent assez bien les cinq paires de jumeaux que Clito enfante des œuvres de Poséidon. Dressant la liste de ces jumeaux, dont l'un porte à la fois un nom barbare et un nom grec (Gadiros-Eumélos), Platon prend soin de distinguer l'aîné du cadet (88). De même, il notera que parmi les constructions, les unes étaient simples ($\acute{\alpha}\pi\lambda\tilde{\alpha}$), les autres bariolées ($\pi\omicron\iota\kappa\acute{\iota}\lambda\alpha$), que parmi les bassins, les uns sont à ciel ouvert, les autres couverts, « que les habitants recueillaient deux fois l'an les produits de la terre », utilisant les eaux du ciel pendant l'hiver et celle des canaux pendant l'été, que les rois se réunissaient « tantôt tous les cinq, tantôt tous les six ans, pour accorder une place égale au pair et à l'impair » ($\tau\tilde{\omega}\ \tau\epsilon\ \acute{\alpha}\rho\tau\acute{\iota}\omega\ \kappa\alpha\iota\ \tau\tilde{\omega}\ \pi\epsilon\rho\iota\tau\tau\tilde{\omega}\ \mu\acute{\epsilon}\rho\omicron\varsigma\ \acute{\iota}\sigma\omicron\nu\ \acute{\alpha}\pi\omicron\nu\acute{\epsilon}\mu\omicron\nu\text{-}\tau\epsilon\varsigma$) (89). En décrivant dans le *Timée* la formation de la nature, de l'âme du monde à l'homme, de l'homme au poisson, Platon décrit en même temps les progrès de l'altérité qui triomphe dans la φύσις. La nature apparaît dans l'Atlantide avec toute son infinité : arbres, plantes diverses, fruits, animaux, et notamment l'éléphant, « le

p. 137. On notera le rôle que jouent les intervalles doubles et triples dans la structure de l'âme du monde (*Timée*, 36d) ; l'intervalle double correspond à l'octave, le rapport 3-2 à la quinte.

(88) *Ibid.*, 113e-114d.

(89) *Ibid.*, 116b, 117b, 118e, 119d. Le pair et l'impair, comme le chaud et le froid, l'humide et le sec, etc., faisaient partie de la célèbre table des oppositions ($\sigma\upsilon\sigma\tau\omicron\chi\acute{\iota}\alpha$) qu'ARISTOTE attribue aux Pythagoriciens (*Métaphysique* A, 5, 986a 15). On trouvera une interprétation, à mon sens contestable, des données numériques que Platon multiplie dans l'Atlantide, dans le livre stimulant de R. S. BRUMBAUGH, *Plato's Mathematical Imagination*, Bloomington 1957, pp. 47-59. Je ne pense pas que Platon ait voulu présenter un monde mal construit selon les données d'une mathématique archaïque. Mais l'auteur a raison de souligner la place que tiennent dans la description platonicienne les chiffres six et cinq : il y a cinq paires de jumeaux et cinq enceintes, l'île centrale a cinq stades de large, la largeur totale des cercles d'eau est aux cercles de terre comme six à cinq, la statue de Poséidon le montre conduisant six chevaux (116d), la plaine centrale a six mille stades carrés de surface (118a), elle est oblongue et non carrée, ce qui la met du « mauvais côté » de la $\sigma\upsilon\sigma\tau\omicron\chi\acute{\iota}\alpha$. Le chiffre six et ses multiples jouent un rôle essentiel dans l'organisation militaire (119ab). Je renonce à interpréter ici ces faits en détail, me bornant à remarquer que Platon souligne lui-même que l'opposition entre cinq et six est une forme de l'opposition entre l'impair et le pair, c'est-à-dire, selon la $\sigma\upsilon\sigma\tau\omicron\chi\acute{\iota}\alpha$ pythagoricienne, entre le bien et le mal.

plus gros et le plus vorace des animaux » (90). Dans cette structure s'inscrit une histoire : les dix fils de Poséidon donnent naissance à dix dynasties royales ; les travaux auxquels se livrent ces dynasties mettent en communication l'île centrale et la mer extérieure (91). Les rois construisent des ponts et ouvrent le pays à la vie maritime (92) ; ils mettent en valeur la plaine au moyen d'un immense système de canaux (93), se donnent une grande armée (94). Ils créent enfin au centre de l'île une zone monumentale avec un palais, un sanctuaire de Poséidon, un hippodrome enfin, comme il est normal dans une île consacrée à ce dieu (95). Pour la plupart de ces entreprises, Platon nous donne des chiffres ; le temple, par exemple, « était long d'un stade, large de trois plèthres et d'une hauteur proportionnée (σύμμετρον) (96), ce qui, converti en plèthres, donne les chiffres six, trois et deux, simple exemple parmi d'autres d'un jeu sur les dix premiers nombres, et notamment le nombre dix dont l'Atlantide offre beaucoup d'exemples (97).

Le régime politique qu'établissent les descendants de Poséidon

(90) *Ibid.*, 115a.

(91) *Ibid.*, 115b-116a. Les rois construisent à la fois des canaux et des ponts qui rompent l'isolement premier de l'île de Clito. C'est un pas en avant dans la marche de l'altérité.

(92) *Ibid.*, 117e.

(93) *Ibid.*, 118ae. On notera que dans les *Lois* (III, 681d sq.) le moment où après les cataclysmes les hommes colonisent les plaines est celui « où se rencontrent toutes les espèces de régimes et de cités, et toutes les maladies constitutionnelles et civiques » (ἐν ᾧ δὴ πάντα εἶδη καὶ παθήματα πολιτειῶν καὶ ἄμα πόλεων συμπίπτει γίγνεσθαι).

(94) *Ibid.*, 119ab. Cette armée a à la fois des traits grecs et des traits barbares, comme le prouve la présence à côté des hoplites de combattants sur char. Il est inexact de dire avec E. DES PLACES (édition de la Coll. des Univ. de France) *ad. loc.* que la fronde était également une arme barbare : cf. les frondeurs rhodiens que mentionne THUCYDIDE, VI, 93.

(95) *Ibid.*, 116c-117a.

(96) *Ibid.*, 116d.

(97) Le nombre dix, somme des quatre premiers nombres, correspond à la tétractys. Sur son rôle dans le Pythagorisme et la pensée de Platon, cf. *Clithène l'Athénien*, p. 100, et les travaux cités en note de P. Boyancé, A. Delatte et P. Kucharski ; K. GAISER, *op. cit.*, pp. 118-123 et les textes aristotéliens cités p. 542. J'ai consacré à ces problèmes un travail encore inédit (utilisé par J. BRUNSCHWIG, *Revue Philosophique*, 1956, pp. 149-152). La tétractys est pour Platon un mode d'expression de la γένεσις ; cf. notamment *Timée*, 53e, sans parler de la construction de l'âme du monde (*ibid.*, 32b-35bc), bâtie suivant une double tétractys. Dans le cas du *Critias*, il me semble que la genèse des nombres est en étroite correspondance avec le déploiement de la φύσις.

est lui-même un singulier mixte (98). Dans sa circonscription, chaque roi est un souverain absolu, jouissant du droit de vie et de mort, ce qui peut correspondre aussi bien, s'il s'agit d'un philosophe, au statut du *Politique* idéal (99), que, dans le cas contraire, à la tyrannie. Réunis, les dix rois forment une oligarchie ou une aristocratie, qui gouverne collectivement, conformément à une législation gravée par les premiers rois sur une colonne d'orichalque d'après les décrets de Poséidon (100). Le maintien de ces prescriptions est assuré, quand il s'agit de rendre la justice, par le fabuleux serment dont l'épisode essentiel est une aspersion et une consécration du sang d'un taureau, moyen typique par lequel des non-philosophes peuvent maintenir une ordonnance constitutionnelle (101). Quand il s'agit enfin de donner la mort à un membre de la famille royale, un vote majoritaire intervient. L'Atlantide, par ses institutions, peut ainsi apparaître comme un de ces mixtes réussis que définissent le *Politique*, le *Timée*, le *Philèbe* et les *Lois*. Et de fait, pendant de nombreuses générations « les rois écoutèrent les lois et demeurèrent attachés au principe divin, auquel ils s'étaient apparentés ». On les voit même porter « comme un fardeau la masse de leur or et de leurs autres richesses » (102). Mais l'élément divin diminue en eux et les rois s'emplissent « d'injuste avidité et de puissance » (πλεονεξίας ἀδίκου καὶ δυνάμεως) (103). C'est alors que, pour les châtier, Zeus réunit l'assemblée des dieux au centre de l'univers, en un lieu « d'où l'on voit tout ce qui participe du devenir » (ἧ... καθορᾷ πάντα ὅσα

(98) *Critias*, 119b-120d.

(99) Cf. *Politique*, 292d-297b.

(100) On pensera aux *νόμοις* sur lesquelles étaient gravées les lois de Solon.

(101) Le serment joue dans la Constitution de l'Atlantide un rôle analogue à celui que tiennent les incantations et les mythes dans les *Lois*. Il s'agit, suivant la formule d'E. R. DODDS, de « stabiliser le conglomerat hérité du passé » (*The Greeks and the irrational*, Berkeley 1963, p. 207).

(102) *Critias*, 120e-121a. Dans la typologie de la désunion sociale que contiennent les livres VIII et IX de la *République*, rien n'est peut-être plus étonnant que l'analyse du rôle de l'or. Inexistant dans la cité timocratique de type spartiate (VIII, 547b-548b), il apparaît en plein jour dans la cité oligarchique, où il fonde officiellement le droit à gouverner (*ibid.*, 550de). devient l'objet de la jalousie des déclassés qui fondent la démocratie (*ibid.*, 555b sq.); mais mettre possédants et non-possédants sur le même plan ne suffit pas, et la haine des riches jette les pauvres dans les bras du tyran (*ibid.*, 556 sq.).

(103) *Critias*, 121ab. On notera l'emploi d'un vocabulaire qui désigne couramment l'impérialisme.

γενέσεως μετείληφεν) et que ... le dialogue s'interrompt (104). L'histoire de l'Atlantide témoigne ainsi de ce même progrès de l'altérité que nous avons relevé dans sa structure.

A ce stade de l'exposé, il importe de souligner, plus que nous ne l'avons fait jusqu'à présent, les traits athéniens de la grande île. La réforme de Clisthène avait divisé Athènes en dix tribus ; c'est en dix parties que Poséidon divise son propre domaine (δέκα μέρη καταναίμας) (105). Quand Platon évoque l'orichalque, métal qui contribue si puissamment à la fortune des rois Atlantes, il note qu'« il était le plus précieux, après l'or, des métaux qui existaient en ce temps-là » (106). La description des ports et de leurs fortifications doit beaucoup — le fait a été souvent noté — à l'ensemble formé par le Cantharos, Zéa, Mounychie, la Skeuothèque et l'Arsenal. Quant à l'activité de ces ports, dont les arsenaux sont garnis de trières, voici ce qu'en dit Platon : « ils regorgeaient de vaisseaux et de marchands venus de partout. Leur foule y causait jour et nuit un vacarme continu de voix, un tumulte incessant et divers » (φωνήν καὶ θόρυβον παντοδαπὸν) (107), ce qui évoque assez bien l'atmosphère du Pirée.

Le temple de Poséidon, contrairement au palais royal, est longuement décrit : malgré l'éclat barbare de la décoration, il évoque de façon saisissante le Parthénon. Dans le sanctuaire se dressait la statue de Poséidon, debout sur un char entouré de cent Néréides sur des dauphins, « si grand que le sommet de sa tête touchait le

(104) *Ibid.*, 121bc.

(105) *Ibid.*, 113e. Sur la signification de cette division, je m'excuse de renvoyer encore à *Clisthène l'Athénien*, pp. 96-98, 110-111, 135-136, et 141-142. On y trouvera analysés notamment les textes des *Lois* qui permettent de définir les réactions de Platon devant les institutions clisthénienes.

(106) *Critias*, 114e. L'allusion à l'argent du Laurion est évidente.

(107) *Ibid.*, 117e. θόρυβος est un mot qu'emploie volontiers Platon pour évoquer la vie des assemblées démocratiques (cf. par exemple *Rép.* VI, 492bc). Dans le *Timée*, l'union de l'âme avec le corps entraîne également un θόρυβος, (42c). Au contraire, le raisonnement véritable et immuable (λόγος ὁ κατὰ ταῦτὸν ἀληθής) se fait sans bruit ni écho (ἄνευ φθόγγου καὶ ἡχῆς) (37b). Le dialogue de la *République* s'engage au Pirée, après une procession en l'honneur d'une divinité étrangère, dans la demeure de l'armurier Céphale, au milieu d'une foule bruyante de jeunes gens peu propres à la philosophie. Dans ces conditions, ne faut-il pas voir dans la phrase initiale du dialogue : Κατέβην χθὲς εἰς Πειραιᾶ, comme une image de la descente du philosophe dans la caverne ? C'est ce que nous suggérait M. Henri Margueritte (cours de l'École pratique des Hautes Études, 1952-53).

plafond » : ainsi en était-il de la Parthénos de Phidias (108). Toutes ces statues étaient en or, et l'on songe aux précisions que donne Périclès dans Thucydide : « l'idole comportait de l'or affiné pour un poids de quarante talents » (109). Autour du temple, de nombreuses effigies, en particulier celles des femmes des dix rois (sinon des dix héros éponymes de la cité de Clisthène) ; et Platon ajoute cette curieuse précision : « plusieurs grandes statues votives de rois et de particuliers, originaires de la cité même ou des pays du dehors sur lesquels elle avait la souveraineté », comme si s'imposait à lui l'image des deux Athéna que Phidias avait dressées sur l'Acropole, la *Promachos*, érigée sur l'ordre de Périclès, et la *Lemnienne*, qui devait son nom aux clérouques athéniens de Lemnos qui l'avaient dédiée (110).

Enfin et surtout, l'Atlantide devient une puissance impérialiste : « Les rois avaient formé un empire grand et merveilleux. Cet empire était maître de l'île tout entière et aussi de beaucoup d'îles et de portions du continent. » Non contents de ces possessions, ses chefs se lancent dans l'aventure maritime et leur choc avec l'Athènes préhistorique entraîne pour eux un désastre comparable à celui que l'Athènes historique avait connu en Sicile, ou venait de connaître, quand Platon rédige le *Timée* et le *Critias* (111), face à ses alliés révoltés.

La démonstration ne sera cependant pas complète si nous n'expliquons pas pourquoi Platon a étrangement uni, dans ce mythe historique, les traits athéniens et les traits « orientaux ». Dans les *Lois*, le philosophe donne une brève analyse de deux régimes constitutionnels qui sont « comme deux mères dont on dirait avec raison que les autres sont nés » (112), le despotisme perse et la démocratie athénienne. La description, fort peu « historique », que donne Platon de leur évolution (113) établit un parallélisme absolu entre eux et

(108) *Critias*, 116d. Cf. Ch. PICARD, *Manuel d'archéologie grecque* II, p. 174, n. 2.

(109) II, 13, 5.

(110) *Critias*, 116e-117a ; cf. PAUSANIAS I, 28, 2. Le mérite de la plupart de ces remarques archéologiques (qu'on retrouvera dans *Clisthène l'Athénien*, p. 138) appartient à Pierre Lévêque.

(111) *Timée*, 25a ; cf. aussi *Critias*, 114c.

(112) III, 693d.

(113) *Lois* III, 694a-701b.

offre des analogies frappantes avec l'histoire de l'Atlantide. Même juste mais précaire équilibre établi au début, même évolution désastreuse, aboutissant dans le premier cas, sous l'influence de l'or et de l'impérialisme, au despotisme tyrannique, dans le second, après les guerres médiques, et par suite de l'abandon de la vieille *μουσική*, à la « théâtrocratie ». Faut-il rappeler d'autre part que le Grand Roi, au IV^e siècle, était devenu un personnage fort influent dans le monde grec, qu'il agit directement ou par cité interposée ?

* * *

L'éloge d'Athènes qui figure dans le *Timée* et dans le *Cratylas* prend ainsi sa véritable signification. Le procédé est de ceux dont Platon use à tout moment (114). Dans le *Phèdre*, faisant l'éloge du jeune Isocrate (115), alors que celui-ci était un vieillard et son adversaire, Platon fait appel de l'Isocrate réel à un Isocrate possible, le rhéteur-philosophe qu'il n'a pas été. Dans les *Lois*, l'étranger d'Athènes proteste quand ses interlocuteurs crétois et lacédémonien expliquent par les nécessités militaires les institutions de leur pays. Platon crée alors de toutes pièces une Sparte et une Crète philosophes, et précise que « le système ainsi formé est transparent pour quiconque a la science des lois, soit technique, soit même empirique, tandis qu'à nous autres profanes, il reste caché » (116).

La morale de notre fable est cependant complexe : Athènes triomphe, et la Cité-Une l'emporte sur celle qui s'était laissée gagner par la désunion et la dissemblance. L'eau engloutit l'Atlantide, mettant ainsi un terme au progrès de l'altérité par son triomphe total ; Athènes perd cependant sa substance terrienne et devient l'Atlantide (117). Ce jeu est-il « sérieux » ? « On doit traiter sérieusement ce qui est sérieux, mais non point ce qui n'est pas sérieux... seule la divinité est par nature digne d'un attachement

(114) C'est ce qu'a bien montré R. SCHAEFER, *La question platonicienne*, Neuchâtel 1948.

(115) 278e-279ab. Ce passage a fait l'objet de nombreuses discussions sur lesquelles il est inutile de revenir ici. Cf. les remarques de J. BOLLACK dans son commentaire du *Phèdre* (éd. Fischer, Francfort 1963), pp. 152-153.

(116) *Lois* I, 632d (trad. E. des Places) ; cf. aussi la Sparte philosophe de *Protagoras*, 342be.

(117) Le mythe eschatologique des *Lois* X, 903e-904e est fondé sur un jeu de bascule analogue.

sérieux » (σπουδῆς ἄξιον) (118) ; mais Platon vient de dire que, si « les affaires humaines ne valent pas qu'on les prenne tout à fait au sérieux, nous sommes cependant forcés de le faire, et c'est là notre malheur » (119). L'homme n'étant qu'une marionnette entre les mains de Dieu, un jouet fabriqué par Dieu pour son propre plaisir (θεοῦ τι παίγνιον μεμηχανημένον) (120), il rendra hommage à Dieu « en jouant les plus beaux jeux possibles » (παίζοντα ὅτι καλλίστας παιδιάς) (121). Le mythe et l'histoire, comme tout ce qui relève de l'imitation, sont au nombre de ces jeux. Le *Timée* ne dit-il pas que, « lorsque par manière de relâche, abandonnant les raisonnements relatifs aux êtres éternels, on cherche à se procurer, en considérant les opinions vraisemblables, au sujet du devenir, un plaisir sans remords, on peut ainsi dans la vie se donner une récréation mesurée et prudente » (μέτριον ... παιδιὰν καὶ φρόνιμον)? (122). Le jeu en vaut tout de même la peine ; au début du dialogue, Critias sollicite l'indulgence de ses auditeurs, en annonçant qu'il va « traiter un grand sujet » (ὥς περὶ μεγάλων μέλλων λέγειν) (123) ; il est plus difficile, dit-il, de parler des hommes que des dieux, car un homme est toujours exigeant quand un peintre entreprend de faire son portrait (124). La remarque n'aurait guère eu de portée, si Platon n'avait pu faire comprendre à ses contemporains ce que le philosophe du xvii^e siècle expliquait aux siens : *de te fabula narratur*.

Pierre VIDAL-NAQUET.

(118) *Lois* VII, 803c, trad. Robin.

(119) *Ibid.*, 803b.

(120) *Ibid.* I, 644d sq. ; VII, 803c.

(121) *Ibid.*

(122) *Timée*, 59cd.

(123) *Critias*, 106 c.

(124) *Ibid.*, 107d.